



Problématique du développement : défi à l'Église

Vincent Cosmao

Volume 44, Number 1, février 1988

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/400356ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/400356ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

ISSN

0023-9054 (print)

1703-8804 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Cosmao, V. (1988). Problématique du développement : défi à l'Église. *Laval théologique et philosophique*, 44(1), 3–18. <https://doi.org/10.7202/400356ar>

PROBLÉMATIQUE DU DÉVELOPPEMENT : DÉFI À L'ÉGLISE *

Vincent COSMAO

RÉSUMÉ. — Au point de départ du développement doit être admis le principe que les peuples sont les libres acteurs de leur propre développement. Ce principe implique la réorganisation des rapports entre les peuples, la mise en commun des nouvelles techniques en articulation avec les savoir-faire traditionnels, un nouveau souffle créateur comme inspiration d'une dynamique de développement. Cette nouvelle problématique du développement constitue un nouveau Kairos, qui signifie aussi un nouveau défi pour l'Église de notre temps.

IL Y A VINGT ANS, nous étions jeunes. Lebret venait de nous quitter, nous laissant tout de même un peu orphelins. Paul VI avait reçu son message qu'il faisait passer dans son encyclique sur le développement des peuples. « Toutes les idées y étaient, m'avait-il dit, mais pas le style ». Lebret, en effet, avait pensé devoir écrire « en style d'encyclique ». « On ne peut plus écrire ainsi aujourd'hui » ajoutait le pape qui me dit encore à la première audience de la Commission pontificale Justice et Paix, en mettant la main sur le texte de l'encyclique : « Ce document est aussi un hommage au cher, et vénéré, et regretté Père Lebret ». À la même audience, il comparait notre commission au coq qu'on met sur le clocher quand la construction de l'Église est terminée. Un des effets de ce propos fut la collection de coqs, venant des quatre coins du monde, qu'on vit progressivement apparaître dans le bureau de Mgr Gremillon, notre secrétaire général.

Nous étions jeunes et nous prenions au sérieux la mission qui nous était confiée et qui était d'ordonner l'Église à la prise en charge de sa tâche dont le Synode sur la justice dans le monde devait dire, en 1971, que « le combat pour la justice et la

* Conférence donnée à l'Université Laval le 24 mars 1986, dans le cadre du Colloque *Paix et développement*, tenu à l'occasion du vingtième anniversaire de la Commission pontificale Justice et Paix et de la parution de l'Encyclique *Populorum Progressio*.

participation à la transformation du monde » en était « une dimension constitutive ». Nous voulions, en effet, changer le monde en entraînant l'Église avec nous dans cette rude tâche.

Sous la présidence du Cardinal Roy, la parole était libre, ce n'est pas le moindre hommage qu'il faille lui rendre, en y associant Mgr Gremillon qui n'était pas un homme d'appareil et ne l'est pas devenu, vous avez pu le vérifier.

Le débat était parfois passionné et les débats de l'époque y trouvaient écho et résonance. Je songe à notre assemblée générale au lendemain des événements de mai 1968 à Paris. Les confrontations ou les affrontements entre nous n'étaient ni feutrés ni sous-entendus même s'ils étaient fraternels. Il s'en dégageait à la longue, un consensus qui ne manquait pas de force de pénétration comme ce fut le cas dans notre contribution à la réflexion du Synode sur la justice dans le monde. Nous creusions notre sillon, même s'il nous arrivait d'être naïfs et de sous-estimer les inerties contre lesquelles nous avons à susciter une résistance active.

Beaucoup d'entre nous, nous ont quittés, qui sont vivants dans notre mémoire. Ce sont eux qui nous provoquent à ne pas nous attarder à cette évocation du passé mais à reprendre la tâche à laquelle nous nous étions attelés et qui est, entre autres, d'être attentifs à la problématique du développement pour y discerner et en dévoiler les défis qu'elle propose ou impose à l'Église.

Même s'il nous arrive d'avoir l'impression d'avoir labouré la mer, comme disait Bolivar, il n'est pas sûr que nous ayons perdu notre temps. Si beaucoup reste encore à faire pour « susciter dans tout le peuple de Dieu, la pleine connaissance du rôle que les temps actuels réclament de lui » comme le disait le motu proprio qui nous instituait, l'attention de l'Église au développement des peuples est peut-être plus réelle aujourd'hui qu'elle ne l'était il y a vingt ans. *Populorum progressio*, en tout cas, est toujours d'actualité.

I. PROBLÉMATIQUE DU DÉVELOPPEMENT

Après avoir été, successivement, appréhendée en termes de techniques à transférer, de système à transformer et finalement d'acteurs à susciter, la problématique du développement est en train de s'articuler, conjointement, en termes de sujets à ressusciter comme acteurs, de systèmes à construire, de techniques à diffuser et finalement de souffle à trouver.

- 1) *Le point de départ du développement est à chercher dans la « ressource humaine » — peuples, nations, sociétés, groupes et personnes ont à être les acteurs, libres et responsables, dans leur interdépendance.*

Il n'est de développement que de l'homme, par l'homme et pour l'homme, homme ou femme. Depuis qu'on se dit que le développement ne se réduit pas à la croissance économique, on a fini par comprendre que loin d'être un commencement, comme on l'a cru quand on était déterminé par les illusions de la modernité, le processus qu'on s'évertue à déclencher s'inscrit toujours dans une histoire, sur une

mémoire, en continuation ou en reprise d'une dynamique qui, en toute société, fonctionnait avant l'entrée en sous-développement. Loin de s'expliquer par le seul retard technique, le sous-développement est toujours, d'une manière ou d'une autre, un accident, une crise qui se manifeste dans la déstructuration de la société, provoquée, dans la plupart des cas, par son ouverture trop brutale, trop rapide, ou excessive, à un système de rapports plus vaste où elle se trouve mise en position de dépendance, dépossédée de sa capacité à se reproduire comme société, les complémentarités entre les sous-ensembles s'articulant de telle manière que l'ensemble ait un minimum de cohérence et de cohésion. Dans les sociétés en sous-développement, la tâche première et la plus difficile qui s'impose, consiste à analyser la dérive dans laquelle elles sont entraînées et à repérer les aspects de la réalité ou les facteurs sur lesquels elles ont prise pour se ressaisir et se remettre en auto-détermination, en auto-organisation, en auto-développement. Qu'on l'appelle « animation » ou « conscientisation », cette démarche vise à res-susciter les sujets qui, seuls, peuvent être les acteurs de leur développement. Ce ne sont pas d'abord les outils qui doivent être changés, en y adaptant les mains qui les utilisent ou les servent. C'est dans la tête des gens, dans leur intelligence, leur volonté ou leur cœur, que leur rapport à la réalité doit se modifier par la transformation de leurs systèmes de représentation ou de leurs structures mentales de telle manière qu'ils se redécouvrent eux-mêmes responsables de la création de leurs conditions d'existence et seuls qualifiés pour en gérer la conduite.

Ce n'est sans doute pas par hasard que des mots comme animation ou conscientisation sont apparus dans le langage pour tenter de penser ce qu'on entreprenait ainsi : c'est bien de la transformation d'états de conscience qu'il s'agit, du passage d'une conscience soumise, résignée ou passive à une conscience critique, créatrice, et interprétrice des pratiques qui s'amorcent. Il ne s'agit pas de manipulation ni d'action psychologique mais d'incitation maïeutique à l'auto-crédation et à l'auto-détermination. Que le mouvement s'amorce de lui-même dans la conscience collective d'un groupe, sous l'effet d'un choc par exemple, ou qu'il soit provoqué par un intervenant extérieur, agissant comme catalyseur dans l'attention respectueuse à la créativité potentielle du groupe, l'essentiel est que le sujet personnel ou collectif, prenne conscience qu'il est le seul à pouvoir être l'acteur de son développement.

Quand un tel déclic se produit, la création est possible, presque à partir de rien, un peu de terre et d'eau et le soleil par surcroît ; on « fait » de la terre, on va chercher l'eau et on vit. Mais l'appropriation des techniques les plus performantes est tout aussi possible comme l'accès à des connaissances qui ne surviennent plus en l'air mais deviennent des réponses aux questions que pose la pratique. De fil en aiguille, le groupe re-devient capable de gérer sa production, son organisation sociale et ses rapports à son environnement ou au marché. Auto-gestionnaire au départ, un tel développement peut s'articuler, en participation responsable voire en planification contractuelle, à la société globale, si celle-ci de son côté se reconstruit en planifiant aussi rationnellement que possible la répartition de ses activités et les allocations des ressources.

Par contre, si la société ne se ré-active pas ainsi à partir de ses groupes élémentaires, ni l'apport de techniques, ni la planification descendante ne feront autre

chose que l'intégrer marginalement au système global où elle risque fort de continuer à s'enfoncer dans le sous-développement du fait même de sa détermination exogène. Il va sans dire qu'à cette profondeur, les problèmes se posent à peu près dans les mêmes termes, dans les secteurs ou les régions en transition des pays industrialisés et dans les pays sous-développés. Si depuis quelques années on est attentif à la mise en mouvement des sociétés civiles, c'est parce qu'au même titre que les peuples, elles ont à être au point de départ de la relance à leur dynamique.

Partir ainsi de la « ressource humaine », à la manière de Perroux, c'est évoquer les potentialités créatrices, souvent étouffées, des sociétés humaines, capables de se ressourcer en elles-mêmes, dans leur tradition, dans leur culture, dans leur mémoire, non pour se répéter ou se reproduire à l'identique dans l'illusion des retours aux sources mais pour se déployer en innovant dans la confiance retrouvée en leur dynamique d'humanisation. Tout est en l'homme et, presque, tout est possible.

2) La réorganisation des systèmes de rapports entre les peuples est la condition de la construction de la société mondiale : au-delà des contradictions entre le marché et le plan, de nouvelles régulations de la vie collective à l'échelle de l'humanité sont à négocier et à mettre en œuvre, intégrant le maximum de participation responsable à la création d'un ordre qui impose à tous des normes et des obligations contractuelles.

Si tout commence par la réactivation culturelle ou spirituelle des groupes élémentaires, tout se bloque ou risque de se bloquer très vite quand les dynamiques ainsi amorcées se heurtent aux rigidités du système global ou du marché mondial dans lequel tous sont pris, si marginalement que ce soit.

Sans doute est-on d'accord aujourd'hui pour reconnaître que le développement endogène a intérêt à être ordonné par priorité à la réalisation d'un maximum d'autosuffisance, ou de sécurité, alimentaire ou élémentaire, ne serait-ce que pour sortir de la situation analysée comme la pauvreté absolue. Mais il n'est pas question d'autarcie. Tous les groupes humains sont désormais interdépendants et tous ont intérêt, pour ce qui échappe à une politique raisonnable d'auto-suffisance, à entrer en relations avec le reste du monde où il leur est possible de trouver à meilleur compte la satisfaction de leurs besoins de facilité, de confort, ou d'agrément, à condition qu'ils puissent écouler leurs surplus de production sur le marché avec quelque chance d'y trouver leur compte.

Dans le marché tel qu'il fonctionne, ces chances sont faibles et aucune planification n'a encore fait la preuve qu'elle puisse en neutraliser ou en corriger les effets pervers. L'élargissement du libre-échange sans régulation risque fort de réduire à néant les efforts, parfois surhumains, de ceux qui se mettent en auto-développement.

Ici s'inscrit le problème politique par excellence qui a été posé en 1973 quand, à l'initiative des porte-parole du Tiers monde, la sixième assemblée générale extraordinaire de l'ONU a adopté sa déclaration sur l'instauration d'un nouvel ordre économique international. L'objectif prioritaire qui était fixé à l'économie mondiale était la satisfaction des besoins essentiels de toutes les populations. La voie proposée pour y

parvenir était celle d'une négociation permanente pour la construction empirique et contractuelle de systèmes de normes, d'obligations, de règles du jeu permettant de piloter à vue une interdépendance dont on commençait à entrevoir la réalité. Cette dynamique, mise en marche grâce à la part de pouvoir conquise momentanément par les pays exportateurs de pétrole, n'a pas réussi à surmonter les questions préalables de la stabilisation des prix des produits primaires et de la renégociation de la dette. Aujourd'hui la dette est devenue telle que ce sont les créanciers qui sont les premiers intéressés à la gérer, encore que les banques soient déjà en train de constituer les provisions correspondant à leurs créances douteuses, et les produits primaires pèsent de moins en moins dans un système qui ne fonctionne plus pour produire des biens mais pour faire circuler des capitaux : le jeu est devenu l'activité par excellence dans le casino que devient le monde où le travail sera bientôt réservé aux systèmes robotisés de machines à fabriquer des machines.

La contradiction majeure du système est celle qui apparaît entre la croissance potentiellement illimitée des capacités de production et l'impossibilité où se trouve une proportion croissante de l'humanité d'avoir accès aux biens qui pourraient être produits. Un jour ou l'autre, il faudra bien se déterminer à permettre à ceux qui manquent du nécessaire de se procurer ce qui pourrait être produit en contribuant à le produire. Le système ne pourra indéfiniment continuer à tourner pour fabriquer de l'argent qui apparaît de plus en plus comme de la fausse monnaie, même quand on continue à y imprimer « In God we trust ». Il faut souhaiter qu'avant que ne se produise le krach dont certains pressentent les signes avant-coureurs, l'humanité se sera ressaisie et décidée à gérer son interdépendance.

Le problème du développement est devenu mondial, comme le risque d'un sous-développement généralisé.

Pour gérer l'interdépendance, il faudra bien négocier et pour négocier il faudra reconnaître comme partenaires, ceux qui se mettent en auto-développement. Il est possible que leur montée en conscience et en organisation prenne le relais du pétrole pour faire pression sur les grands de ce monde et les contraindre à prendre conscience que personne ne les a mandatés pour gouverner le monde. S'ils aiment jouer à la guerre entre dieux et diables, ceux qui croient en Dieu, en tout cas, seront de plus en plus poussés à leur dire qu'il n'est pas d'autre dieu que Dieu et par là même à les dessaisir du seul pouvoir qu'ils détiennent et qui n'est que délégué, qu'ils le reconnaissent ou non.

Le problème politique qui reste ainsi en suspens devra, d'une manière ou d'une autre, être résolu. S'il ne l'est pas, ce qu'à Dieu ne plaise !, ce ne sera pas faute d'avoir été posé.

- 3) *La mise en commun des techniques devra se généraliser en articulation avec les savoir-faire traditionnels qui sont constitutifs des cultures dans lesquelles s'enracinent l'identité et la dynamique des peuples.*

Quand on pensait, naïvement, que le développement n'était affaire que de transfert de techniques, en se préoccupant plus d'y adapter les hommes que de leur

permettre de se les approprier, on a souvent contribué, sans y prendre garde, à accentuer le sous-développement en déniait la validité de savoir-faire, de connaissances et de sagesses dont les peuples ainsi dépossédés perdaient aussi l'élan, surtout quand ils se laissaient aller à interioriser l'image d'arriération ou d'impuissance qu'on leur plaquait ainsi d'eux-mêmes. Quand le mal n'a pas été irréparable, on a parfois redécouvert la pertinence de l'expérience acquise, accumulée et transmise de génération en génération. Ainsi au Sahel, au travers des sécheresses des années 70 et 80, certaines sociétés se sont souvenues qu'autrefois elles savaient qu'il pouvait y avoir 7 années successives de sécheresse et qu'elles s'étaient organisées pour y faire face. S'en souvenant, elles ont redécouvert la valeur symbolique, économique et sociale des greniers, qui dans certains cas retrouvent leur place centrale dans les villages. De même, depuis quelques années, on s'occupe, sous l'égide de l'OMS, à recueillir une mémoire médicale ou pharmaceutique que l'imposition, parfois irraisonnée, de la médecine moderne n'a pas eu le temps de faire disparaître.

Depuis son apparition, l'humanité a toujours dû s'outiller pour produire ses conditions d'existence. Si vertigineuse que soit l'accélération du progrès technique, il y a des techniques simples, rudimentaires, qui n'en deviennent pas obsolètes parce qu'à l'expérience elles s'avèrent les plus opératoires : qu'il s'agisse des moyens d'exhaure de l'eau, de techniques de reconstitution de l'humus à partir des feuilles des arbres qu'on n'élimine pas des champs, de la construction en terre qui supporte la comparaison avec les couvertures en tôle, etc.

Rudimentaires, traditionnelles, ou sophistiquées, toutes les techniques font partie du patrimoine commun que l'humanité s'est constitué au long de ses cheminements multiformes, à l'expérience. Elles devraient être mises à la disposition de tous, de telle manière que tous aient quelque chance de s'approprier celles qui correspondent le mieux aux problèmes pratiques qu'ils ont à résoudre.

Que la recherche investie dans la mise au point de nouvelles techniques doive être amortie en étant protégée, momentanément, par des brevets ne veut pas dire qu'elle donne droit, aux dépens de ceux à qui elle pourrait être utile, aux rentes de situation qui tournent à l'accaparement de biens publics. Les inventeurs ne sont pas des êtres à part, innovateurs sans père ni mère : eux aussi, quel que soit leur quotient personnel, ils ont bénéficié de tous les tâtonnements de l'humanité avant eux ; ils sont donc redevables eux aussi à tous ceux à qui leurs découvertes peuvent être nécessaires comme nous sommes redevables à tous ceux à qui nous devons de pouvoir manger des champignons sans y risquer notre vie et qui, eux, en sont morts.

L'humanité a réussi à se forger le concept de patrimoine commun. Il reste à faire l'inventaire de tout ce qui devrait être reconnu comme en faisant partie et la mise en commun des techniques devrait devenir une des formes des échanges inter-culturels dont on sait de mieux en mieux qu'ils ne fonctionnent pas à sens unique, car ce sont les personnes et les groupes qui entrent en communication, entre eux, s'enrichissant d'autant plus les uns les autres, qu'ils se reconnaissent et s'acceptent dans leur diversité.

« Nous n'acceptons pas de séparer l'économique de l'humain, le développement des civilisations où il s'inscrit » écrivait Lebret, dans le seul texte de lui qui soit cité

dans l'encyclique de Paul VI sur le développement des peuples. Il pensait aux valeurs qu'il voyait se dissoudre dans ce qu'il appelait l'anti-développement. Son propos vaut aussi pour les savoir-faire et les techniques que les civilisations ont à se transmettre les unes aux autres à condition qu'elles ne perdent pas la mémoire et qu'elles y retrouvent sans cesse la source de leur imagination créatrice.

- 4) *Pour franchir le seuil devant lequel elle arrive, l'humanité devra trouver un nouveau souffle qui donne sens et force à la conduite de son histoire : c'est la dimension spirituelle du développement.*

À observer le monde comme il va, l'impression qui s'impose est qu'il s'est essoufflé. La croissance des belles années n'a pas toujours été facteur de développement, c'est le moins qu'on puisse dire si par développement on entend la construction d'un monde où la vie soit possible pour tous. Elle créait cependant du mouvement et il arrivait parfois à des groupes ou à des sociétés d'y trouver un élan ou un tremplin pour leur auto-développement. Aujourd'hui de mensonges plus ou moins habiles en obstination à jouer, à se faire peur, de terrorismes en sur-armement, de trafic d'influence en paris sur les devises, les acteurs en vue donnent souvent un spectacle médiocre, tandis que les pauvres sont paralysés par la peur de devenir encore plus pauvres.

Si quelques prophètes, quelques témoins ou quelques grandes consciences aident ceux qui sont attentifs aux signes qu'ils nous font à ne pas mourir asphyxiés, la tendance dominante dans les sociétés qui sont à peu près sorties d'affaire, momentanément du moins, est à se mettre à l'abri, à protéger les acquis, privilèges ou simple aisance souvent durement conquis. La peur, panique ou sourde, étouffe ou amoindrit tout élan. L'assurance contre tout risque va de pair avec la préparation à la retraite. Et s'il arrive qu'il y ait des fuites en avant, c'est moins en création de biens et de services qu'en spéculation et en jeux de hasard ou de bourse : on joue à qui perd gagne et quand on gagne on s'éclate, comme on dit, et c'est le spectacle dont le symbole par excellence est la bouteille de champagne qu'on fait fuser au lieu de la boire : satisfaction ! comme dit le message publicitaire.

De l'autre côté du monde, là où la vie est toujours en danger, faute du minimum vital ou parce qu'elle est sous surveillance de ceux qui défendent leurs privilèges, le souffle ne manque pas à ceux qui sont affrontés à l'impossible. Bricolant, échouant, recommençant, ils créent les conditions de la vie. Peut-être font-ils trop d'enfants ? Un des effets en est leur jeunesse qui, même quand la mortalité infantile n'est pas encore jugulée, est porteuse de vie et d'espoir. C'est là où la vie est dure, que la fête manifeste la victoire de la vie et de la joie de vivre.

La vitalité des pauvres déteindra-t-elle sur ceux que tout porte à se calfeutrer ou allons-nous vers les vastes mouvements de populations qui en d'autres temps ont bouleversé la face du monde ? « Mondes en marche » titrait Sauvy il y a quelques années, tandis que Braudel écrivait à la page 469 du tome 3 de son ouvrage magistral « *Civilisation matérielle, économie et capitalisme* » : « Le Tiers-monde pour progresser ne peut que briser, d'une manière ou d'une autre, l'ordre actuel du monde ». Tornade

ou brise tonifiante ? « Le vent se lève, il faut tenter de vivre » écrivait naguère Valéry. Nous serions plutôt en panne de vent, encalminés, et il nous faudra descendre en nous-mêmes pour y trouver le souffle d'un nouveau départ.

Il dépend de nous, en effet, du mouvement historique que nous saurons ou non relancer, que la crise soit l'entrée en sous-développement généralisé ou la mutation qui ouvrirait une ère nouvelle. Jamais sans doute depuis l'ère néolithique, l'humanité ne s'est trouvée affrontée dans une telle globalité à la nécessité d'une telle reconversion.

II. DÉFIS À L'ÉGLISE

Il va sans dire que l'Église, considérée comme le collectif de ceux qui prennent en compte leur relation à Dieu selon la pratique et la prédication de Jésus et qui s'organisent pour agir dans l'histoire, n'est pas à l'abri des questions, des turbulences, ou des somnolences avec lesquelles l'humanité est aux prises, même si, à l'observer au jour le jour, tout donne à penser qu'elle cherche elle aussi à se mettre à l'abri, à se protéger des contaminations ou des dérives ambiantes. Qu'elle ne soit pas du monde ne veut pas dire qu'elle n'ait pas à être au monde, à ses risques et périls, n'ayant pas sa réalité en elle-même puisque comme « sacrement » elle signifie et réalise, ou contribue à réaliser, la « montée humaine » vers le royaume où Dieu sera tout en tous. En temps de crise, le salut de l'humanité commence par son sauvetage et il ne s'agit pas seulement des quelques élus qui trouveraient place dans l'arche : tous sont appelés à la vie et la vie commence par la création de ses conditions de possibilité.

Si l'humanité ne peut s'en remettre à personne ni à aucune organisation de sa tâche d'auto-création collective, il arrive que même ceux qui ne fréquentent pas l'Église parce que souvent elle a prétendu leur dire ce qu'ils s'estimaient assez grands pour déterminer par eux-mêmes, attendent d'elle qu'elle leur ouvre des perspectives qui les remettent en marche. Jamais sans doute depuis très longtemps, le christianisme n'était apparu comme aujourd'hui susceptible d'être ou de re-devenir le mouvement historique qu'il est quand il ne se fige pas en système. Il reste à explorer les conditions auxquelles l'Église pourrait redevenir une force en marche avec l'assurance dont se réclamait saint Paul et qui n'a rien à voir avec la suffisance ni avec la protection contre le risque.

- 1) *À l'écoute de la Parole de Dieu, qui la suscite comme peuple en marche, l'Église se doit aussi d'être attentive à ce que l'Esprit dit aux églises qui naissent du rassemblement des pauvres appelés par Dieu à être ses interlocuteurs et ses collaborateurs pour la création d'un monde où il n'y ait plus de pauvres dans le besoin.*

Depuis le Concile où s'exprimait déjà le vœu d'une Église servante et pauvre, le fait majeur et massif qui apparaît le plus significatif de ce qui se passe dans l'Église, au sens catholique ou œcuménique du mot, est sa renaissance par ses bases du fait de la mise en mouvement et de la prise de parole des pauvres qui retrouvent en elle la Parole de Dieu, la seule Parole qui fasse ce qu'elle dit. Dieu dit et le monde est. Dieu dit qu'Il a

entendu le cri de son peuple opprimé et le peuple se mit en marche et s'organisa en veillant à ce que nul en lui ne fût laissé pour compte, privé du nécessaire, exclu. D'âge en âge, le peuple de Dieu se bricolait des normes pour résister à la dérive des sociétés vers l'inégalité croissante, se faisait rappeler par les prophètes les exigences de l'Alliance qui le fondait comme peuple solidaire, projetait dans l'avenir le jour ou l'année de grâce où Dieu lui-même viendrait remettre en ordre ce qui sans cesse se disloquait dans le désordre. Quand Jésus disait à Nazareth que ce jour était arrivé, il laissait aussi entendre aux pauvres qu'ils avaient à être les acteurs responsables de la création d'un monde où il n'y ait plus de pauvres : non pour les faire rêver, mais pour les mettre à la tâche, car, si Dieu fait ce qu'Il dit, ceux qui écoutent sa Parole doivent commencer par faire ce qu'elle dit au lieu de s'épuiser à se mettre d'accord sur ce qu'elle dit. « Qui fait la vérité vient à la lumière ». Quelques précautions qu'on prenne pour en prévenir les risques, le passage par la pratique est le passage obligé pour l'accès à la parole vraie, celle qui fait ce qu'elle dit.

Les pauvres qui se rassemblent en églises, en communautés ecclésiales de base ou petites églises, écoutent et entendent la Parole de Dieu en prise sur la réalité qui met leur vie en danger et ils s'organisent pour se rendre la vie possible parce qu'ils savent que c'est à vivre que Dieu les appelle, à transformer la réalité porteuse de mort en réalité ensemencée par la vie : par leurs propres forces et leurs propres moyens, ils se mettent en auto-développement, ils s'organisent pour se défendre contre ceux qui leur rendent la vie impossible. Interprétant leur pratique en prise sur la Parole de Dieu, ils se qualifient pour la gérer, y compris en mettant en œuvre des stratégies à long terme et non en se lançant dans des insurrections suicidaires, même s'il leur arrive, quand ils meurent de faim, de piller les magasins de vivres auxquels ils n'ont pas accès, comme l'Église, si elle est fidèle à sa tradition, leur en reconnaît le droit.

Il n'en reste pas moins que l'apparition des pauvres en Église, même quand ils se rassemblent autour de leurs évêques, successeurs des Apôtres, suscite la peur au sein de l'institution ecclésiale ou ecclésiastique, tant, à distance, les résurrections peuvent être perçues comme des soulèvements : il est vrai que rien n'est plus subversif qu'une résurrection, fût-elle celle d'un condamné à mort qui se décide à vivre parce qu'il prend conscience qu'il y a droit.

La mise en évidence du droit des pauvres à ce qui leur manque, telle qu'elle s'est faite au IV^e siècle, a, sans aucun doute, été l'explicitation à la limite de ce qu'implique la reconnaissance de Dieu, comme Dieu, garant des droits des pauvres. Ainsi devenait-il clair que le monothéisme s'inscrivait dans le prolongement des grands interdits fondateurs de l'humanité : interdits de l'inceste, du meurtre, du mensonge, du vol. Conjointement à la Révélation de Dieu, le monothéisme se structure, en effet, sur l'articulation de l'interdit de la fabrication d'idôles, et même de la représentation de Dieu, sur l'interdit de l'exclusion de quiconque, l'exclu devenant par son exclusion même le signe de la présence de Dieu, méconnu dans sa seule image qui est l'autre homme dans le besoin ou menacé dans sa vie. Jésus, qui seul connaît Dieu, s'identifie à l'exclu, à l'affamé, à l'étranger, au prisonnier, au blessé sur le bord du chemin, au pauvre.

Quand les pauvres se rassemblent en Église, ils s'identifient au Christ. Ils ne demandent pas à être servis, ils deviennent serviteurs les uns des autres, prenant aussi

au pied de la lettre le propos théologique le plus politique de Jésus sur l'organisation de la vie en société et a fortiori, en Église, celui qui transforme tout pouvoir en service. C'est ce qu'ils vivent ainsi, qui devient Parole de Dieu pour l'Église universelle. Celle-ci a moins à se tourner vers les pauvres pour les servir qu'à se laisser évangéliser par eux quand, entendant la Bonne Nouvelle qui leur est destinée, ils font advenir le Royaume dont elle est l'annonce. Sans doute le service du Christ dans les pauvres est-il la veilleuse allumée qu'il faut se garder d'éteindre : elle permet de cheminer vers la lumière à laquelle on accède quand on se met à l'écoute des pauvres qui ressuscitent en faisant ce que dit la Parole de Dieu.

Il n'est pas évident qu'on ait déjà trouvé en Église le langage qui permettrait de se dire ce qui est l'enjeu de l'Incarnation de la Parole de Dieu : la marche à la suite de Jésus, plus importante que sa célébration. Il est le mort qui ressuscite. Il est le pauvre qui se lève et marche. Il est le Seigneur que devient le pauvre quand Dieu le suscite pour créer un monde où la vie lui soit possible et où l'humanité s'ouvre à sa transcendance, plus forte que la mort et destinée à la plénitude de la vie.

Ce que l'Esprit dit aux églises, même si ces églises le balbutient, c'est ce que l'Église est appelée à entendre, c'est la Parole semée comme semence en terre et qui germe : il importe de la laisser pousser sans se préoccuper prématurément de lui mettre des tuteurs ou de la traiter aux herbicides. Mais en Église comme en agriculture, il arrive qu'on ait la hantise des mauvaises herbes, au risque d'arracher le bon grain, à force d'être obsédé par l'ivraie. Il faut souhaiter que ce souci d'orthodoxie, voire d'orthologie, ne fasse pas trop de ravages mais l'Esprit souffle où il veut et le moins qu'on puisse dire est que c'est plutôt au grand air qu'il va et vient.

2) *Scrutant les signes des temps l'Église est conduite à discerner les injustices structurelles qui font obstacle au développement des peuples et dans lesquelles il lui fait dévoiler le « péché du monde ».*

Si on est porté à reprocher à l'Église de voir le péché partout, il arrive aussi qu'elle se refuse à le voir là où il est, là où il cristallise, là où il fige ce qui devrait être en mouvement : les dynamiques sociales par exemple.

Que le monde se soit structuré de telle manière que ses « mécanismes... produisent des riches toujours plus riches aux dépens de pauvres toujours plus pauvres » comme le disait Jean-Paul II, à Puebla, interprétant Paul VI qui ne l'avait pas dit ainsi dans son encyclique sur le développement des peuples, il est difficile de le contester. Les rapports entre les groupes sociaux et les peuples font système de telle manière que l'inégalité croissante produit l'injustice qu'est la pauvreté absolue de centaines de millions de personnes. L'acceptation de cette logique comme une fatalité, comme une inertie inscrite dans la nature des choses, comme une loi qu'il ne serait pas possible de transgresser, conduit à la forme subtile d'idolâtrie qui consiste à considérer un système construit de mains d'hommes comme correspondant à l'ordre divin des choses.

Experte en divinité, l'Église doit être vigilante, attentive à dévoiler ce qui se produit ainsi dans l'infrastructure de sociétés : si la destination universelle des biens est bloquée dans sa réalisation et si de surcroît les structures mentales qui sont en

corrélation avec les structures sociales déterminent à penser qu'il en est ainsi parce qu'il est écrit qu'il doit en être ainsi, Dieu est doublement nié, comme Dieu qui seul est Dieu, excluant toute sacralisation indue, et comme garant du droit des pauvres. Si cette double contradiction avec ce que Dieu dit, veut ou signifie, ne tombe pas d'emblée sous l'analyse que permet le concept de péché c'est sans doute parce que les prophètes nous ont appris à intérioriser et à personnaliser son mode de fonctionnement pour rendre possible la conversion dont chacun est seul à pouvoir décider. Mais plus radicalement que la responsabilité, le péché sert à désigner la contradiction avec Dieu, la discordance avec ce qu'implique sa reconnaissance comme Dieu.

Qu'il soit illusoire de se demander qui est responsable du péché du monde ne veut pas dire qu'il ne faille pas considérer que ce monde se soit structuré dans le péché alors que structurellement il rend la vie impossible pour le grand nombre. Qu'il ne faille pas se culpabiliser devant le mal sur lequel on pense ne pas avoir prise, ne veut pas dire qu'il ne faille pas se responsabiliser pour sa nécessaire transformation. Si les pauvres, qui ne sont pas sans péché, perçoivent d'instinct où se trouve le péché du monde, même s'il leur arrive de se tromper dans sa désignation ou sa nomination, voire de céder à la tentation de diaboliser, ce qui est une manière de sacraliser négativement, ce qui n'est jamais que l'effet pervers des hasards de l'histoire ou de décisions inconsidérément prises par ceux qui l'ont faite, l'Église doit être attentive à repérer les scléroses ou les distorsions sur lesquelles ils attirent ainsi son attention. C'est du dévoilement de ce péché du monde que dépend, en effet, la conversion à Dieu qui passe par la nécessaire transformation du monde. Quand les pauvres se libèrent de ce qui leur fait violence, ceux qui ne sont pas soumis à la même violence ont à se convertir de toute complicité, même occultée ou refoulée, avec la violence qui leur est faite.

Ce travail de dévoilement, de mise à nu, de l'injustice et de l'idolâtrie, l'Église y est engagée depuis des décennies : ce qui fait difficulté, c'est encore une fois, le langage, la capacité à appeler les choses par leur nom. Étant qualifiée pour prolonger les analyses sociales en relation à Dieu, l'Église a à dire ce qui n'est pas compatible avec sa reconnaissance comme Dieu. Qu'elle se soit trompée dans le passé en présentant comme correspondant au dessein de Dieu une organisation sociale structurellement inégalitaire dont elle assurait la sacralisation ne la disqualifie pas, si du moins elle reconnaît son péché, pour désigner ce qui est incompatible avec la prise en compte de la relation à Dieu.

Si le péché prend forme au cœur de l'homme, là où naissent les intentions perverses, il prend corps aussi dans les structures sociales et mentales dont l'évidence sert à l'occulter. C'est là où il se cache qu'il importe de le dévoiler.

- 3) *En présence éveillée à ce monde aux prises avec les douleurs de l'enfantement, l'Église doit être à l'affût des forces en marche, des mouvements porteurs d'espérance de justice et de paix qui ne sont jamais étrangers à la dynamique de l'Évangile.*

Veilleur, que dit l'aurore ? Grâce à Dieu, le feu couve toujours sous la cendre. Si l'humanité peut paraître essoufflée, somnolente, c'est peut-être parce que l'information

qui circule est celle qu'on fait circuler pour inquiéter/rassurer ceux qui somnolent, ou pour les divertir, sans trop les perturber ou les paniquer. Si les prouesses que certains réalisent pour se rendre la vie possible là où elle est impossible étaient données à voir, il n'est pas exclu que l'effet produit puisse être d'inciter les autres à se mettre encore plus radicalement à l'abri à moins que l'idée ne leur vienne de se joindre au monde des vivants. Il existe en effet, même s'il ne se donne pas en spectacle. Il y a des forces en marche, il y a des mouvements porteurs d'espoir. Sans doute sont-ils plus discrets qu'en d'autres temps, moins bavards, moins portés à dire ce qu'ils font avant de l'avoir fait car c'est ce qu'ils font qui importe pour eux, leur objectif se limitant souvent à la satisfaction de leurs besoins essentiels ou à l'organisation d'un minimum d'espace vital. À qui les découvre non en curieux mais en partenaire ce n'est pas sans fierté qu'ils montrent ce qu'ils font.

Il arrive plus souvent qu'on ne serait porté à le penser que ces mondes en marche soient intégrés ou liés à l'Église, là où elle s'est enfouie dans les sociétés, plus attentive à être ensemencée en elle qu'à engranger ou à inscrire sur ses registres ceux qu'elle attirerait à elle. Il est des églises immergées dans des sociétés où elles n'ont, à vues humaines, aucune perspective d'implantation ou d'institution : ces églises avancent au pas des sociétés dont elles peuvent parfois témoigner qu'elles se construisent et se développent. Ces églises de diaspora, sans visibilité, sans comptabilité, devraient par leur vitalité souterraine, attirer l'attention de l'Église universelle sur la montée humaine qui se poursuit à son rythme qui est toujours celui des longues marches, de génération en génération.

Il est d'autres mondes en marche plus invisibles encore : au champ de la pensée, de la recherche, de la réflexion, de la sagesse, de la spiritualité. À qui est attentif au mouvement des idées, des indices imperceptibles, les signes, ce que dit le vent, ne donnent pas nécessairement à penser que l'humanité soit en régression. Ici encore, il faut laisser le temps au temps pour que germe ce qui germe, pour que mûrisse ce qui travaille à partir des profondeurs. Dieu se tait et les prophètes sont morts, est-on parfois tenté de se dire et il arrive que le vent dise qu'il n'en est rien et qu'à ceux qui s'efforcent à sortir de la misère ou de la nuit, Dieu parle encore, imperceptiblement. Il est des soupçons d'idées neuves, ou très anciennes, qui cheminent, que captent les poètes, les artistes, les moines ou les moniales apparemment séparés du monde mais qui ont des antennes.

C'est peut-être surtout à ces « informations » informulées, diffuses, fluides, que l'Église serait plus attentive si elle était plus contemplative, plus assidue à écouter la nuit, à discerner les signes des temps qui souvent cessent de faire signe quand on commence à en parler, tant le langage a tendance à revenir répétitif, stéréotypé. Au cœur des villes ou des bidonvilles comme au désert, il est des boîtes noires qui captent les souffles de l'Esprit comme d'autres piègent les rayons cosmiques. Si, en Église, on scrutait le silence comme, en astronomie, on ausculte les galaxies, il est des messages qui donneraient à penser et à espérer. « L'avenir est ouvert » écrivait naguère Chenu à la fin d'un article. Encore faut-il être tendu vers l'avenir et croire à sa possibilité. Encore faut-il ne pas être paralysé par la peur.

L'Église a peur. Elle écoute trop volontiers les « prophètes de malheur, qui annoncent toujours des catastrophes, comme si le monde était près de sa fin » avec qui,

disait Jean XXIII, « il nous semble nécessaire de dire notre complet désaccord » et il ajoutait : « Dans le cours actuel des événements, alors que la société humaine semble à un tournant, il vaut mieux reconnaître les desseins mystérieux de la Providence divine qui, à travers la succession des temps et les travaux des hommes, la plupart du temps contre toute attente, atteignent leur fin et disposent tout avec sagesse pour le bien de l'Église, même les événements contraires. »

4) *Qu'elle le veuille ou non, dès lors qu'elle n'est pas inerte ou enclose en elle-même, l'Église interfère avec le mouvement de l'histoire dont la conduite est l'objet de la politique.*

Que l'Église se soit tellement mêlée de politique qu'en son organisation elle n'apparaissait plus que comme un des acteurs des jeux de pouvoir où toutes les cartes étaient entre les mains des prêtres et des princes aide à comprendre qu'aujourd'hui, où elle a commencé à intérioriser la critique qu'il a fallu faire de son histoire pour se libérer de sa tutelle, elle se méfie viscéralement de la politique, au risque d'ailleurs d'instituer une telle division du travail entre clercs et laïcs que ceux-ci soient d'autant moins responsables en Église qu'ils sont plus incités à prendre leurs responsabilités en politique. L'affaire est loin d'être tirée au clair.

Quand l'État devient totalitaire, il n'y a pas à hésiter. La place de l'Église est aux côtés du peuple ou plutôt au sein du peuple « maître de son destin » comme l'a rappelé Jean-Paul II, ce qui sous-entend d'ailleurs que l'Église non plus n'a pas à se substituer à lui. Quand l'État dérive vers le totalitarisme, il lui faut déjà plus de lucidité, d'intériorité et de capacité d'analyse pour repérer le danger, l'appeler par son nom et entrer en résistance, avec le peuple.

C'est en démocratie que tout se complique. Le peuple étant au pouvoir et ne pouvant passer son temps à se gouverner, au risque de ne plus pouvoir rien faire d'autre, il lui faut déléguer au moins une part de ses responsabilités à ceux qui se proposent pour les prendre en charge en étant disposés à en rendre compte. Dès lors commence la course au pouvoir avec ce qu'elle comporte inévitablement de démagogie, d'utopie, de messianisme ou d'illuminisme. Avec la meilleure foi du monde, parfois, avec cynisme, souvent, les quêteurs de suffrages se présentent comme les seuls capables de faire les miracles qu'attendent tous ceux qui ne savent plus à quel saint se vouer. À la limite ils se présentent comme envoyés de Dieu si, plus subtilement, ils ne laissent pas entendre qu'ils sont de la race des dieux affrontés aux diables. Dans nos sociétés que l'on dit sécularisées, on peut observer des investissements de religiosité qui sont d'autant plus redoutables qu'ils ne peuvent plus être dévoilés, et encore moins régulés, la religion, dont la fonction est de veiller à ce que soit rendu à Dieu, et à Dieu seul, le culte qui lui est dû, étant reléguée dans la vie privée. Que l'Église doive être vigilante devant des dynamiques qui deviennent ainsi partisans voire idolâtriques c'est ce qui découle, à l'évidence, de son enracinement dans le monothéisme. Mais cela vaut pour toute l'Église et pour tous en Église, clercs et laïcs.

Il ne faudrait cependant pas en déduire qu'en politique tout soit relatif. De ce point de vue, il n'est pas sans intérêt d'observer qu'on assiste à un retour, discret, de

l'éthique en politique : l'ethos sous-jacent à la dynamique des Droits de l'homme, par exemple, cherche à tâtons à s'exprimer en un minimum éthique, acceptable par tous : valeurs, normes et sanctions.

Si l'Église doit être partie prenante de ce mouvement, sa mission en politique est plus profondément théologique ou théologale. Dieu serait-il absent de nos sociétés, elle n'en a pas moins à le faire parler en dénonçant les idoles et en récusant l'exclusion. Dieu seul est Dieu et tout homme est un homme, homme ou femme. Qu'elle n'ait pas à le faire en un discours purement répétitif et donc creux, ne veut pas dire qu'elle n'ait pas à être au cœur des sociétés ou sur leurs marges, là par exemple où se produisent les exclusions, comme une sentinelle prête à sonner l'alerte. Mais sa mission n'est pas purement critique, elle est aussi indicative et incitatrice, maieutique et pionnière ; elle est d'aider à naître et à se développer les initiatives qui permettent aux sociétés d'être plus participatives et responsables au lieu de s'en remettre à ceux à qui elles délèguent leur pouvoir au risque de s'en démettre.

Une telle tâche n'est pas de l'ordre de la fabrication de discours ou de l'enseignement, elle est comme l'agriculture qui cherche à faire pousser ce qui pousse le mieux, de l'ordre de la création culturelle dont la fonction est de faire émerger la parole du mouvement de la vie : dans des sociétés en travail perpétuel d'enfantement, la mission de l'Église est d'aider à la mise au monde des enfants de Dieu en suggérant les perspectives de leur « montée humaine ».

C'est en étant plus immanente à l'humanité en quête de sa réalisation que la pratique ecclésiale de la foi sera politique, ce qui veut dire qu'elle aura des effets dans l'histoire : la parole qui s'élabore en Église vient toujours de très loin mais elle ne prend corps, elle ne devient chair, qu'en s'articulant au plus près des aspirations, des tâtonnements de l'humanité affrontée à la nécessité de gérer son interdépendance.

5) Accomplie une fois pour toutes, la Pâque du Christ est en train de se réaliser dans le mouvement de l'histoire.

Au cœur du monde, l'Église est, à tout instant, en train de vivre le mystère de la Pâque dans lequel elle découvre, par expérience, que toute mort est naissance, comme toute naissance est mise au monde où règne la mort, mais, en dernière instance, c'est la naissance qui prévaut, la résurrection et la vie, non pas au bout du compte, à la fin de l'histoire, mais ici et maintenant, en ce moment, en ce Kairos, où commence l'éternité bienheureuse. Ce n'est pas le temps de la patience plus ou moins résignée, c'est le temps de la vigilance.

Semée, enfouie, dans l'histoire, l'Église est la semence qui germe. Elle est la parole qui dit que la vie est plus forte que la mort, la seule parole qui ne puisse dire ce qu'elle fait que lorsqu'elle fait ce qu'elle dit.

Sans doute cette parole devrait-elle devenir plus silencieuse. La fabrication de discours à partir des discours déjà fabriqués, ce travail de « commentateurs de commentateurs » que dénonçait Saint-Exupéry, les ordinateurs le feront bientôt mieux que ceux qui semblent avoir été programmés pour le faire. Seule la parole qui

naît du silence est porteuse de vie, la parole conquise sur la nuit, le désert ou la mort, la parole vraie, native, résurrectionnelle.

Pour enfanter une telle parole, là où elle est attendue, l'Église est appelée à trouver son centre nerveux et son cœur là où les morts ressuscitent, là où ceux que le fonctionnement même du système condamne à mort, créent les conditions de la vie. Elle y est déjà présente. Il lui reste à s'en rendre compte, à en prendre conscience, à en rendre compte, c'est-à-dire à faire la théologie de sa pratique en vérifiant que c'est là où elle fait ce qu'elle dit que la Parole est de Dieu, incarnée dans l'histoire où elle ressuscite sans cesse la vie. Mais cette Parole est décapante, dépouillante, dénudante, disséquante, triturante. Elle est un feu dévorant. Seul lui résiste, transfiguré, ce qui dans la condition humaine est de Dieu, ce que Thomas d'Aquin appelait le « désir naturel de voir Dieu ». Voir Dieu et mourir, pour vivre.

Ce que l'Église a mission de dire au monde est tellement ineffable que pour le dire il lui faut, sans aucun doute, se concentrer en elle-même pour le vivre intensément. Mais se concentrer n'est pas se mettre à part, c'est aussi se dissoudre comme le sel dont la solution peut devenir tellement dense que l'eau devienne porteuse, ou comme le levain qui fait lever toute la pâte.

À la jonction du temps et de l'éternité, la Pâque du Christ est co-extensive à l'histoire : c'est toujours ici et maintenant que la vie est en train de sortir victorieuse de la mort.

*
* * *

Jean-Paul II a dit récemment à plusieurs reprises qu'il croit à l'efficacité des signes et il cite souvent le texte du Concile qui présente l'Église comme « sacrement, c'est-à-dire signe et moyen de l'union intime avec Dieu et de l'unité de tout le genre humain ».

Il est de la fonction du signe d'être relatif à la réalité qu'il signifie et fait advenir, d'y être ordonné. Il est de la mission de l'Église de s'extravertir dans la réalité qu'elle signifie : le Royaume qui vient et la « montée humaine » vers le Royaume, c'est-à-dire vers la plénitude de vie où Dieu sera tout en tous, Amour. Tout dans l'Église, à commencer par les services ou les ministères qui la structurent, est sacramentel, c'est-à-dire ordonné à la réalité qu'elle désigne, qu'elle donne à voir, tout est transitif et transitoire. Nul mieux qu'Augustin n'a su le dire comme il l'a dit de l'Eucharistie : « Recevez ce que vous voyez, devenez ce que vous êtes. »

La mission de l'Église est de donner à voir que la vie est possible pour que les hommes et les femmes qui le voient en elle deviennent les vivants qu'ils sont et se mettent en auto-création collective. C'est en effet, à créer le monde avec Lui que Dieu appelle l'humanité, qu'elle sache ou non qu'elle le fait avec Lui, en attendant de l'appeler à se perdre en Lui pour être pleinement « participants de la nature divine ». « Dieu s'est fait homme pour que l'homme devienne Dieu ». Encore faut-il que tout homme, homme ou femme, ait sa chance de s'accomplir en humanité.

La problématique du développement est peut-être un défi pour l'Église. Peut-être aussi lui désigne-t-elle tout simplement le champ de sa mission qui est l'annonce de la Bonne Nouvelle aux pauvres. Ce champ n'est pas le monde inondé par l'eau du déluge sur laquelle flotte l'arche de Noé, c'est l'histoire en train de se faire que l'Église n'a pas à conduire mais à ensemençer de l'espérance que fait naître la certitude de la victoire de la vie sur la mort.